

Zeitschrift: Actes de la Société jurassienne d'émulation
Herausgeber: Société jurassienne d'émulation
Band: 70 (1967)

Buchbesprechung: Chronique littéraire

Autor: Beuchat, Charles

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 13.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CHRONIQUE LITTÉRAIRE

par Charles Beuchat

Le Jura vit ardemment. Au long des jours, des mois et des années, tantôt plus, tantôt moins, il vit et veut vivre. Déclarée, latente ou aiguë, la crise est son état naturel. Le Jura refuse d'en mourir. Au contraire ! Depuis que des insolents ou des égarés se sont permis de nier son existence, du moins de vouloir lui en rogner un coin, ses fils montent la garde, beaux de fierté, de confiance et d'amour. La sainte affirmation leur tient lieu de religion sociale, et ils agissent, et ils proclament, et ils pensent. Pareils au philosophe grec qui répondait par la marche à son maître, négateur abstrait du mouvement, ils s'ébrouent, ils chantent, ils éternuent à l'occasion : ce faisant, ils réduisent au silence les pleutres, ils existent. Merveilleuse contagion ! Ne voit-on pas, dans notre Suisse accusée de sclérose et timide devant toute audace, un conseiller d'État devenir un orateur en quelque sorte officiel et rappeler, en une langue châtiée et d'une voix prenante, que rien d'humain ne nous reste étranger et que nous sommes de taille à dominer les problèmes les plus ardues avec le sourire et la bonne volonté ? Tournant le dos aux politicards affolés à l'idée de se compromettre, il ose, lui, approfondir et travailler sur le vif. Son exemple est bon.

Même les partisans de l'immobilisme s'éveillent. Ils le font avec prudence, certes, de peur de se voir emportés par le rythme général : ils n'en bougent pas moins à leur manière. A supposer que d'aucuns ne poussent pas très avant leur action, dans la presse à titre d'exemple, et ne dépassent guère le niveau du journal de carnaval, il conviendrait de saluer quand même ce minimum. Saluons !

Il se peut que nos romanciers, dans cette atmosphère spéciale, manquent du calme olympien si favorable à la création littéraire ; il se peut que nos poètes, entraînés par le feu de l'action, n'aient plus le loisir de figoler les vers et les rimes et de construire en vue de la seule éternité. Il se peut bien d'autres choses encore. Voilà pour le revers de la médaille. Mais il reste l'avvers, l'essentiel. En leur pays de marche, un combat pacifique et de tous les instants appelle nos

auteurs sur la brèche et les force à exister pour être, à vibrer pour tenir, à sentir pour mieux dire. Les intelligences et les sensibilités s'unissent, s'épaulent, s'encouragent. Nos auteurs se mettent à chanter. Ils chantent le pays en style direct ou à travers les rythmes et les images. Ils prêtent une voix à l'âme collective, lui permettent de libérer ses enthousiasmes et de manifester son existence dans le grand concert du monde. Telle notre situation, tel notre Jura. Comment le chroniqueur ne trouverait-il pas l'ambiance favorable, somme toute ?

* * *

Pour la première fois, la Société jurassienne d'Émulation a remis solennellement son grand prix de poésie, en cette année de grâce 1967. Vingt-trois concurrents ont affronté un jury compréhensif, mais juste. Si nous n'avons à saluer, ici, que les œuvres éditées, qu'il me soit permis, en passant, de faire un geste de la main à quatre ou cinq poètes réels, dont les manuscrits seront publiés bientôt !

Et bonjour à trois fidèles des Muses et à leur œuvre nouvelle !

La Corrida est de Jean Cuttat. Elle prend noblement sa suite dans le cortège déjà long des créations de cet auteur.

Jean Cuttat revient de Paris plus Jurassien que jamais, un peu à la manière de Ramuz qui se découvrit Vaudois dans la grande Capitale. Il croit à l'originalité du Jura, qu'il désire conserver dans sa pureté intégrale, fût-ce au prix d'une lutte de tous les instants. Il veut son épanouissement harmonieux ; il le croit beau. Comme il le proclamait en public, à Villars-le-Sec, aux feux de la Saint-Jean, il admire ses contrastes, ses diversités, ses splendeurs. Il se refuse à imiter ces dédaigneux pour qui le temps des patries serait passé et aurait fait place à la superbe indifférence des sceptiques. Les sceptiques, dans l'affaire jurassienne, jouent le jeu des autres. Cuttat ne joue que le jeu de son Jura. Il s'enivre des paysages du terroir, accepte leurs messages et les traduit en vers magnifiques, tel le peintre occupé à transformer en couleurs et en lumière le langage d'un coin de terre.

Depuis plus d'un quart de siècle, il pratique, en effet, le poème si naturellement que ce poème lui est devenu une deuxième nature. Si le jeune homme d'autrefois s'amusait, collégien impatient du joug, au jeu de poésie, avec un goût certain de la préciosité et de la jonglerie verbale, il possédait l'art de jouer en poète authentique, habile à noter une scène et à en rendre l'atmosphère.

Les Chansons du Mal au cœur marquèrent un tournant. Elles firent sensation en Suisse et ailleurs et prouvèrent que l'heure de l'approfondissement était arrivée. Le poète se faisait prêtre en poésie,

le chant remplaçait le couplet. Puis il y eut Paris, et les joies et les épreuves et les déceptions. Sur les bords de la Seine, la douleur s'intellectualise volontiers et la joie elle-même se savoure d'une manière particulière. Toujours fidèle au rythme et à un minimum de règles prosodiques, amoureux plus que jamais des images royales et généreuses, Jean Cuttat se mit à décanter son expérience d'homme dans des poèmes réguliers. Tels ceux de la *Corrida*, aux Éditions des Malvoisins, à Porrentruy.

N'est-ce pas l'heure propice à qui se veut le combattant sous le soleil d'Espagne ou d'ici ? N'est-ce pas l'heure du matador au costume rutilant et somptueux, aux gestes amples et élégants ? Jean Cuttat est prêt et paré pour les estocades, et quelles estocades ! Olé, la bête n'a qu'à paraître !

« Devant la Madone est le preux.
L'oratoire est près du toril.
Le toril ouvre sur le feu
et dans le feu est le péril.

Les taureaux tournent dans la nuit
contre le mur de l'oratoire
et dans l'oratoire est le bruit,
l'odeur de leur ivresse noire.»

Et déjà une deuxième bête surgit, tant le matador fait fièrement et sans bavure sa besogne de mort :

« Il lui a dansé
la danse de mort,
consacré son corps.
Viva la muerte !...

Il lui a versé
le rut et le rêve,
l'eau glacée du glaive.
Viva la muerte ! »

Toujours plus avant, la curée continue :

« Le taureau tue le blanc
immaculé du lis.
Il souille notre sang
il menace nos fils...

Travaille, torero,
danse autour du totem.
Dans la lyre des crocs
aigus crie le poème.»

A si beau combattant l'oreille est due :

« L'oreille du taureau,
à qui l'offrir ? Au rôle
des vaincus, à la faux
des moissons, aux étoiles ?

L'oreille du taureau,
je la tiens sur ma peur,
sous les plis du manteau,
tout contre ma sueur.»

Six taureaux à affronter ? Que de gestes magnifiques, que de victoires, que de dangers ! La vie, y compris celle du matador, est faite de tous ces mélanges et de toutes ces audaces et de deuils aussi. Après les multiples triomphes, l'échec demande sa part : le matador doit succomber :

« Taureau, taureau que je torée
dans le drap rouge de la mort,
qu'as-tu fait du héros doré,
de notre chevalier d'aurore ? »

L'essentiel reste de croire et d'oser et d'aller à la bataille ou à la mort comme on va à une fête. C'est l'heure enfin du gitan, de celui-là

qui danse, dont le métier est de danser, quel que soit le nom du vainqueur ou du mort :

« Ho ! ho ! frappe du pied, gitan,
sauvagement, les mains aux hanches,
frappe, frappe le toit du temps,
ho ! frappe du pied sur la planche ! »

* * *

Jean Cuttat vient de quitter Paris pour son Jura, Jean-René Fiechter a quitté l'Égypte pour Genève, Genève, notre grand-ville à nous, Genève qui permet aux Romands de se sentir chez eux sans les obliger à renier leur terroir. Ainsi de Fiechter : il ne renie pas son Jura. De ses voyages en terre lointaine, il a rapporté, non pas la princesse mystérieuse, mais une connaissance profonde de l'existence, un sens sérieux de la destinée et cette conviction qu'il importe avant tout, que l'on soit poète ou pas, de discipliner sa pensée et son cœur et d'imposer aux vers une règle d'or discrète et généreuse, mais une règle quand même. Ses *Nocturnales* en portent témoignage :

« Ma voix
Du plus grave au plus haut.
Musique, archet des mots,
Sans que rien ne la brise,
Maintiens ta vocalise...»

Lui aussi était parti pour les belles randonnées, lui aussi croyait aux mirages des mots et des images, lui aussi aimait à jongler avec les rimes et les rythmes. Il ne rejette pas ce bagage des jeunes années : il se veut simplement plus austère, plus dépouillé, plus tourné vers l'essentiel. Comme s'il importait, à l'heure des testaments, d'élaguer le détail, le facile, et de ne retenir que le profond, le durable, Jean-René Fiechter adore le concentré de pensée et de sentiment, le souvenir à l'état pur :

« Sapins au dur profil, vous ressemblez, le soir,
A de vieux pèlerins, sous le capuchon noir,
Dans une basilique aux orgues assourdies
Où votre psalmodie
Accompagne le glas d'une longue agonie.»

Et ce salut si réussi :

« Le fracas des essieux invisibles s'efface,
Quand pour vous saluer, voyageurs de l'espace,
Les arbres prisonniers, prolongent en rêvant
Le nostalgique adieu des feuillages mouvants. »

Tourne la vie, passent les ans, vienne le mystère suprême : le poète accepte, il est prêt :

« Ma vie est accalmie
Et la mort une amie
Qui m'attend,
 sous l'auvent,
Du seuil de la retraite interdite aux vivants... »

* * *

De Bienne monte un chant à peine susurré, timide, gauche parfois, mais qui, tout à coup, s'élève et lance un trille joyeux, inattendu, ensorceleur :

« viennent d'autres jours
arrivent d'autres visages
tout change
même l'infini. »

Éluard, son influence du moins, n'est pas loin. Il s'agit de *Feuillets de poésie* et de *Sourires*. L'auteur se nomme Pierre Küenzi. Il doit être jeune et il a donné à sa mission de poète un but simple, mais combien difficile !

« attendre sous l'arbre
l'eau
couler de source

Plus de feuilles
plus de saisons
reste une souche
d'abandon. »

Cela n'a l'air de rien. Essayez, cependant, et vous trouverez la difficulté. Or, voyez comme cela peut devenir délicat et d'une fine réussite :

« honteux l'hiver
vite a filé
ton sourire
est resté
collé sur mon printemps
dans l'aube d'une vie
folle de ton amour. »

Un amour, qui chante à peine en apparence, dit tout ce qu'il veut dire et il le dit bien :

« ma tête
sur un rêve
j'attendrai ton nom
pour sourire
le soleil fondait
le sable de tes cheveux
courait le monde
seul
en toi
je voyageais. »

* * *

Poésie rimée, poésie simplement rythmée, poésie en prose, tout est permis depuis que la Poésie a terminé sa crise de croissance. Les révoltes superbes et les condamnations absolues ont passé : seul compte l'essentiel : la finesse des images, la beauté des sentiments, le charme de la forme. Baudelaire lui-même nous avait accoutumés déjà aux poèmes en prose, dont certains supportent la comparaison avec le poème rimé. Et voici le but de ce propos : pourquoi ne pas mettre *Échos de mon pays* au rang des poèmes en prose ? Son auteur se nomme Louis Muller. L'année dernière, nous avons salué *Au fil des jours*, du même écrivain, chez le même éditeur. Il s'agissait, et il s'agit encore, de petites chroniques composées pour le journal, au long des jours et des années. Voyant venir le soir, Louis Muller s'était et s'est dit : Pourquoi ne pas tirer de cette matière innombrable quelques perles dignes de survivre ? Il a eu raison et il a encore raison. *Au fil des jours* chantait de préférence le paysage jurassien, mieux,

ajoulot ; les réussites étaient nombreuses. Cette année, l'accent se trouve porté moins sur le paysage, sur la description, que sur le côté philosophie quotidienne, morale pratique, cette morale que les faits les plus inattendus, les plus minces, enseignent d'une manière ou d'une autre. Heureusement, Louis Muller ne se veut pas moraliste figé, ennemi de la nouveauté. Il concède à la jeunesse le droit d'exister, avec ses petites folies ; il sourit. Pourvu, pourvu que cette jeunesse n'oublie jamais l'essentiel et ne prenne pas une cabriolette pour le comble de la sagesse ! La sagesse a ses exigences, ses constantes ; Louis Muller le sait bien, lui qui a pris l'habitude de réfléchir, de comparer, de déduire, en une longue expérience, en une longue existence. La mesure, en définitive, reste la suprême loi de la vie.

* * *

Donc la poésie a terminé sa crise de croissance. Le roman est encore, lui, en pleine incertitude, en pleine révolte. Les uns voudraient sauver tel quel l'héritage de Balzac ou de Flaubert. D'autres abusent de la négation destructive et ridiculisent le personnage, le type, le décor, l'action : ils prônent le détail chassant le détail et ils emploient un style *ad hoc*, de peur de paraître vieux jeu en respectant encore la syntaxe, cette merveille qui fit du français une langue merveilleuse. Tels les poètes contempteurs du lecteur exigeant, ils se moquent de savoir si leur lecteur possible ira jusqu'au bout de l'épreuve pour la convertir en jouissance neuve, rare, irremplaçable. Peut-être ont-ils raison ? Et pourquoi le roman ne tenterait-il pas des voies jamais foulées par un pied d'homme ?

Ainsi pense, je crois, Clarisse Francillon, la romancière jurassienne toujours à la page. Elle peut oser la belle aventure, elle, car elle a prouvé, au temps des *Nuits sans fêtes*, qu'elle savait écrire sans violer la syntaxe et que son imagination valait son sens de l'observation. Elle excellait à noter des détails, des rêves à peine ébauchés ; elle faisait vivre des personnages réels et prouvait ainsi la solidité de son tempérament de romancière. Elle la prouve encore.

Toutefois, elle a évolué avec les années. Maîtresse de ses moyens, elle a imité ces peintres qui jonglent avec les couleurs et les pinceaux et se livrent à des audaces inouïes. Réussite ou pas, l'essentiel devient alors de tenter plus que de vaincre.

Clarisse Francillon vaincra-t-elle ou a-t-elle déjà vaincu, avec les *Graines de l'orage*, son dernier roman ? Je laisse au lecteur le soin de décider. Adeptes du nouveau roman, qu'elle porte à un point tel que Robbe-Grillet et Nathalie Sarraute se trouvent dépassés et laissés

parmi les retardataires, style Tour de France, Clarisse Francillon rend mieux que quiconque le touffu de la vie, les détails minimes de l'existence des larves humaines. Car ses personnages, si personnages il y a, refusent délibérément de quitter le stade du geste ébauché et abandonné aussitôt. Ils se contentent d'être vécus. Grâce à un style aux apparences négligées, un style voué à la confusion et aux bribes de propositions, Clarisse Francillon a, de temps en temps, des réussites étonnantes. Elle vous peint une femme aux mœurs douteuses en une pochade féroce et définitive. Tel jeune homme prend la relève et se montre digne de l'autre. Et puis, et puis, un début de fait poussant le précédent, on aperçoit, sur la toile de fond, toute une ménagerie d'êtres falots, têtus, d'une consistance d'éponge, dont la mission est plus d'observer l'existence que de la vivre. C'est d'un pessimisme hallucinant. Hélas ! c'est d'un vrai à faire hurler. L'auteur doit se déclarer satisfait du résultat.

Des essayistes objecteront que l'art demande un tri, un choix, et non pas la simple reproduction barbare d'une existence barbare. Ils salueront avec des restrictions et des regrets. Eux, du moins, iront jusqu'au bout de la lecture et découvriront les beautés très réelles du livre. Cette honnêteté leur donnera le droit d'éviter les louanges dithyrambiques aussi bien que la démolition de parti pris. Quel que soit l'avenir, Clarisse Francillon aura prouvé que nos auteurs jurassiens ne refusent aucune expérience littéraire ou artistique. Cela seul mérite déjà un salut.

* * *

A l'opposé de l'audacieuse Clarisse Francillon, voici M. René Fell, auteur d'un nouveau roman, *Les Promesses du monde*. Le volume est gros et ample : 450 pages. Il fait songer moins à Balzac qu'à Goethe, l'homme des *Années d'apprentissage de Wilhelm Meister*. Bilingue parfait, je crois, devenu Biennois d'adoption et de nature, René Fell a subi, *volens nolens*, la double influence. Du français, il a conservé le goût du style clair, direct, et celui des situations nettes, bien définies. Chez lui, on ne court pas d'une obscurité à l'autre, d'une énigme à l'autre : le lecteur se sent en terre ferme, devant des horizons précis. De l'allemand, il a pris le goût des œuvres monumentales et le désir de tout dire d'un homme, depuis sa naissance à sa mort. Mieux que d'un roman, on pourrait parler d'un *Journal* tenu au long des années et qui n'omet rien du vécu, pour ne pas dire du rêvé. Il en résulte une œuvre longue, mais non touffue, qu'il convient de déguster lentement, jour après jour, mois après mois. Ce sera la bonne manière

de découvrir sa richesse extrême et de savourer, en compagnie d'un conteur de classe, les mille riens d'une existence de fantasque. Le héros, fantaisiste à sa façon, raconte, en effet, toute sa vie, ses hasards, ses essais, ses illusions, ses amours, ses audaces, ses voyages. Il décrit les gens rencontrés sur les routes du monde et cet homme, Paul-André Bienveu, appelle monde la Suisse, la France, l'Allemagne, l'Amérique. En avez-vous assez ?

Tel le héros de Lesage, qui parcourait les Espagnes et multipliait les expériences sans conclure jamais, celui-ci essaie, du moins, de tirer profit de ses multiples faits et gestes. Il déduit, explique, veut établir une morale. Il parle religions, mœurs ; il juge la terre et pense à l'éternité. Bon Suisse, il enseigne à tout propos, tente des expériences sociales et humanitaires, accourt auprès des filles perdues, qu'il s'efforce de sauver en respectant sa propre vertu, bâtit des édifices modernes pour les vieillards, secourt les handicapés, les orphelins et redonne goût à la vie aux veuves ardentes. Ce merveilleux Paul-André Bienveu est partout à la fois.

De peur de fatiguer le lecteur par des homélies trop longues, l'auteur divise son œuvre en chapitres très courts. On les lit sans fatigue, disposé à pardonner à l'anecdote de prendre une place encombrante dans l'ensemble. On souhaiterait, parfois, un caractère puissant, qui polariserait l'attention en sa faveur. Paul-André Bienveu peut-il prétendre à ce rôle ?

Il n'en reste pas moins vrai que les *Promesses du monde* représentent une construction solide, une somme dans laquelle l'auteur a glissé sa multiple expérience d'homme actif, rêveur, imaginatif et positif en même temps. C'est, mis au service de l'humanité, un ensemble de vertus sociales présentées à travers les sourires de connivence d'un esprit subtil qui sait d'où il vient et où il va. On peut suivre ce guide sans appréhension.

* * *

Difficile et épineux problème du roman actuel, problème universellement débattu et loin d'être résolu ! Il était fatal qu'un de nos écrivains, âme intuitive et souvent inquiète, s'inquiétât, à son tour, de cette sorte de drame du romancier moderne. Il l'a fait longuement et il a préparé une étude extraordinaire, dont les échos ne s'éteindront pas de sitôt. *L'Age ingrat du roman* porte un titre flamboyant, qui signifie tout un programme. Son auteur, Jean-Pierre Monnier, y trahit, pour la première fois, un tempérament de combattant ironique, presque féroce. Ce romancier de l'intériorité, pour construire une

œuvre solidement charpentée, va jusqu'au bout de sa recherche et creuse le problème avec la ténacité d'un analyste patient, raffiné, à qui rien, même un geste, n'échappe. Sacrilège ! On a attenté à l'essence du roman, de ce roman que Jean-Pierre Monnier pratique avec tant de compétence et de talent. Sus donc aux coupables !

Qui sont-ils, ces audacieux ? Ils affichent des noms retentissants : Sartre, Simone de Beauvoir, Nathalie Sarraute, Robbe-Grillet, et j'en passe ! Prudent, Monnier se garde bien de nier ces écrivains qui existent, dans le sens concret du terme. Ce qu'il ne saurait admettre — et comme il a raison ! — c'est que la formule, fût-elle magnifique et sonore, ait la prétention de remplacer ce qui fait la raison d'être du roman et qui le justifie. Nul n'a le droit de tout rejeter du passé, un passé lourd de Balzac et de Flaubert, sous prétexte d'adapter le genre à nos exigences d'aujourd'hui. Monnier sait bien que le roman, comme toutes les autres créations littéraires, a le droit et le devoir d'évoluer. Il admet, avec Butor, que les romanciers ne peuvent plus « continuer comme avant » et qu'il importe de « réestimer l'usage de l'instrument », afin de lui rendre son efficacité en l'adaptant aux conditions nouvelles de la sensibilité. Il l'admet, selon nous, d'une façon trop généreuse. Avons-nous réellement évolué à ce point ? Le nouveau scientisme, si à la mode, ne se prépare-t-il pas, à l'instar de l'ancien, des lendemains de crise et de déception ? L'historien de la littérature, accoutumé à embrasser plusieurs siècles dans son horizon, sourit de cette éternelle prétention des nouveaux qui s'imaginent, tels les enfants, avoir tout inventé. L'homme, en son fonds essentiel, change si peu, ses sentiments se demeurent tellement fidèles à eux-mêmes !

Novateur, Monnier devine le danger. Et voilà pourquoi il s'en tient d'abord — et qu'il soit félicité de ces goûts-là et de cette constance dans l'admiration ! — à Flaubert, avant d'aller aux étrangers devenus nôtres : Dostoïevsky, Virginia Woolf, Faulkner et, jusqu'à un certain point, Max Frisch. Avec de tels répondants, Monnier ne risque guère de s'égarer dans la formule trop philosophique, au détriment du sentiment. Désireux de placer ce fameux roman contemporain dans une perspective de continuité, disposé, s'il le faut à lâcher du lest en sacrifiant le récit en soi et peut-être le personnage, le type, l'habitude du miroir placé le long des routes, il veut mettre tout le poids du côté du « projet qu'entretiennent, chez le romancier, son désir de l'autre, son besoin d'un échange à l'intérieur d'un sort commun, sa volonté de rejoindre les hommes au centre de leur profond tournant ».

Un tel programme doit être salué sans réticence. Nous nous permettrons, toutefois, de demander à l'auteur si ledit programme diffère

essentiellement des programmes de Balzac et de tant d'autres maîtres français oubliés, méconnus ou malmenés ? C'est une question.

Sérieux jusqu'au bout des ongles, Jean-Pierre Monnier, qui s'abandonne parfois à l'ivresse de la formule, *pro pudor !* préconise une sorte d'ascèse mythique qui ressemble fort à l'ascèse mystique du religieux. Il accepterait sans trop de difficulté de nous mettre en état de prière pour mieux nous préparer à recevoir la grâce du romancier moderne. Austère, il ne craint pas, prophète au regard sombre, d'annoncer, pour demain, un roman sans public, monotone, dépouillé, nu. Julien Gracq, qu'il cite volontiers, nous avait habitués à des perspectives, sinon plus consolantes, du moins plus généreuses et plus exaltantes. Sans doute Monnier, emporté par son sujet et victime de sa fureur contre les autres, ces infâmes ! a-t-il voulu aller très loin pour avoir la possibilité de revenir quelque peu sur ses pas.

Quant à nous, qui admirons le romancier Monnier en conservant notre disponibilité totale pour d'autres admirations, nous sourions, en nous répétant qu'il y a plusieurs chemins pour rejoindre son dieu, y compris des sentiers fleuris et ensoleillés. L'essentiel ne reste-t-il pas d'obéir aux impératifs de son tempérament, de son imagination, de ses goûts ? Jean-Pierre Monnier ne nous refusera pas cette concession.

Auteurs et livres traités

Jean Cuttat : *La Corrida* (Éd. des Malvoisins, Porrentruy, avec un disque enregistré par l'auteur), préface de P.-O. Walzer ; Jean-René Fiechter : *Nocturnales* (Éd. littéraires romandes, Genève et Moutier) ; Pierre Küenzi : *Feuillets de poésie* (Éd. Perret-Gentil, Genève) et *Sourires* (Éd. de la Revue Moderne, Paris) ; Louis Muller : *Au fil des jours* (Éd. du Jura, Porrentruy) ; Clarisse Francillon : *Les Graines de l'orage* (Éd. Pierre Horay, Paris) ; René Fell : *Les Promesses du monde* (Éd. Spes, Lausanne) ; Jean-Pierre Monnier : *L'Age ingrat du roman* (Éd. La Baconnière, Neuchâtel).

SCIENCES

